

LE MORFONDU

de Pierre de Larivey

Adapté par
Jean-Marie Gobry-Valle



Comédie

LE MORFONDU

Comédie facétieuse
du Troyen Pierre de Larivey
(1541-1619)

Adaptation Jean-Marie Gobry-Valle

Personnages :

PHILIPPE, fils de Joachim et d'Agathe, frère de Lucrece.

CLAIRE, servante de Lucrece.

LAMBERT, serviteur de Charles.

CHARLES, ami de Philippe, amoureux de Lucrece.

LAZARE, oncle d'Hélène, amoureux de Lucrece.

AGATHE, femme de Joachim, mère de Philippe et de Lucrece.

AGNÈS, servante de Lazare.

BONIFACE, serviteur de Philippe.

JOACHIM, père de Philippe et de Lucrece.

HÉLÈNE, nièce de Lazare.

ACTE I

SCÈNE I

Philippe, Claire.

Dans la rue, devant la maison de Joachim. Claire est vêtue d'une robe de sa maîtresse Lucrece.

PHILIPPE

(Sortant de la maison) Holà Claire ! Cache cette chandelle. On ne doit pas te voir ainsi vêtue.

CLAIRE

Personne ne se promène par les rues à cette heure.

PHILIPPE

Détrompe-toi, petite sottie. Entre vite et ne te montre pas.

CLAIRE

J'ai peur de demeurer seule ici.

PHILIPPE

Que crains-tu donc ?

CLAIRE

Je ne sais.

PHILIPPE

Aie confiance et fais en tout ce que je t'ai dit.

CLAIRE

Je vous obéis, Monsieur, mais si un malheur m'arrive, il pèsera sur votre conscience.

PHILIPPE

Ne laisse pas la chandelle en bas, qui pourrait être vue.

CLAIRE

Où dois-je la mettre ?

PHILIPPE

Dans la cuisine ou dans ta chambre. Un endroit où on ne peut l'apercevoir de la rue..

CLAIRE

Et moi, que dois-je faire ?

PHILIPPE

Demeure en bas jusqu'au signal.

Claire entre dans la maison et ferme la porte derrière elle.

PHILIPPE

Seigneur Jésus ! Pourvu que je survive à cette nuit !

SCÈNE II
Philippe.

PHILIPPE

Pourquoi, après mille exemples, les hommes n'apprennent-ils pas que le destin de l'avaricieux est de mourir désespéré, haï de Dieu et méprisé du monde ?

Déjà un pied dans la fosse, Lazare, ce vieillard difforme n'en a-t-il pas assez ? Et à ceci s'ajoute la lâcheté de mon père.

Pauvre Charles. Les larmes aux yeux, il m'a confié qu'il était ardemment amoureux de ma sœur Lucrèce. Charles est un jeune homme honnête, et mon ami. Le fils d'un Conseiller. Un parti qui ne peut être refusé. Le soir même j'en parlai à mon père, qui prêta l'oreille à mon propos, voyant que ma mère et moi en étions ravis et plus encore ma sœur qui connaissait Charles depuis l'enfance.

Je m'empressai de porter à mon ami la nouvelle que cette alliance nous plaisait et nous honorait tous. L'affaire était conclue et les noces auraient été célébrées sans attendre si un détestable incident n'avait point bousculé ce projet.

En voulez-vous savoir la cause ?

Elle en revient à ce gâteux de Lazare. Ce vieux singe contrefait. Que le diable l'emporte !

Cet homme, étant en affaire avec mon père, vient souvent en notre logis et ne s'en retourne jamais chez lui sans avoir dîné ou soupé avec nous. Il s'assoit toujours face à ma sœur, s'efforçant d'obtenir sa sympathie, ce à quoi nous n'avons jamais pris garde au vu de sa vieillesse.

Mais voilà qu'il devient amoureux de Lucrèce. Et lorsqu'il entend mon père dire qu'elle était accordée à Charles, il croit en mourir de dépit (que ne l'eût-il fait, mes amis ?).

Tout en dissimulant sa douleur, il rumine un moyen d'empêcher le mariage.

Écoutez bien la sinistre proposition qu'il a faite à mon père. Si celui-ci lui donnait pour femme sa fille toute nue, il la vêtirait de toutes sortes de parures, prendrait à sa charge la bague et les noces, et la doterait de tous ses biens, de sorte que, venant à mourir le premier, il lui laisserait sa richesse et elle pourrait se remarier à qui bon lui semblerait.

Voilà bien les armes de la fortune !

Et mon père, tel un misérable avaricieux, m'ordonne d'annoncer à Charles que, s'il veut ma sœur, il lui faut se plier aux mêmes conditions que celles du vieillard, sinon il peut se torcher la bouche.

Mon pauvre ami se met à blasphémer contre le Ciel, maudissant sa naissance et son peu de fortune, car il ne peut satisfaire aux mêmes conditions. Il est ainsi désarçonné par Lazare.

Malgré le respect que je dois à Joachim, mon père, je ne pouvais admettre le tort qu'il fait à ma sœur ainsi qu'à mon grand ami. Je me suis donc accordé avec Charles pour faire en sorte que ce mariage n'ait pas lieu, aidés en cela par son

serviteur Lambert. Celui-ci est très rusé et comme il fut laquais de Lazare dans ses jeunes années, il est resté familier avec lui.

Donc, Lambert va voir le prétendant, feignant de se soucier de son honneur et lui fait croire que Charles, son maître, va au moins deux fois par semaine coucher avec ma sœur Lucrèce

Le vieux jaloux s'allume d'un tel dédain qu'il fait aussitôt reporter les épousailles. Ne sachant plus de quel bois faire flèche, il somme Lambert de l'aider à être témoin de la forfaiture.

Et c'est cette nuit qu'il décide de montrer au vieillard la lune au puits.

Pardonnez mon agitation car l'heure est proche.

Lucrèce, qui est plus encore que nous désireuse de nos désirs, a convaincu Claire, notre fille de chambre, de se faire passer pour elle. Revêtue des habits de ma sœur, avec lesquels Lazare l'a souvent vue, et en cette heure tardive, Claire semble être Lucrèce.

Ah que le Ciel nous soit favorable et nous fasse réussir cette menée !

Mais j'allais omettre de vous dire en quoi je suis moi aussi concerné. Lambert m'a promis qu'en cette même nuit, il comblera tous mes désirs, faisant coucher entre mes bras Hélène, nièce de Lazare, pour laquelle je brûle d'amour.

Mais ne laissons pas échapper le temps. Car qui le perd, jamais ne le retrouve.

SCÈNE III
Lambert, Philippe.

LAMBERT

(Entrant) Dieu merci, Monsieur, vous êtes ici.

PHILIPPE

N'avions-nous pas convenu de l'heure ?

LAMBERT

Si fait, Monsieur. Ne dois-je pas demander à sieur Charles de nous rejoindre, afin que nous soyons tous prêts quand Lazare viendra ?

PHILIPPE

Tu as raison. Va l'appeler. Allez file.

LAMBERT

Je reviens.

Il sort.

PHILIPPE

M'est avis que tout ira pour le mieux. Oh vieux faiseur de pets puants ! Quoi que mon père et toi puissiez faire, ma sœur ne sera point sacrifiée à tes répugnants désirs. Car nous ferons la nique à vos trop sottes volontés.

SCÈNE IV
Charles, Philippe, Lambert.

Entre Charles suivi de Lambert.

CHARLES

Mon cher Philippe, bonsoir. Je suis bien aise de vous voir !

PHILIPPE

Et moi, je me réjouis de vous retrouver.

LAMBERT

Que de caresses ! Ne vous êtes-vous pas vus depuis dix ans ? Laissez donc ces niaiseries aux courtisans et pensez au temps qui presse.

PHILIPPE

Dis-nous, Lambert.

LAMBERT

Avez-vous fait ce que nous avons arrêté ?

PHILIPPE

Oui, en tout point.

CHARLES

Claire n'a-t-elle pas été trop difficile à convaincre ?

PHILIPPE

Sans l'aide de ma sœur, je n'aurais pu la faire consentir. Mais elle sait à présent comme elle doit agir.

LAMBERT

Où est-elle maintenant ?

PHILIPPE

Derrière la porte du logis, elle nous attend.

CHARLES

Déguisée comme convenu ?

PHILIPPE

Revêtue des habits que ma sœur porte aux jours de fête.

CHARLES

Comment avez-vous pu les obtenir ?

PHILIPPE

Ne vous l'ai-je pas dit ? Ma sœur les a elle-même donnés.

LAMBERT

Voilà qui est bien.

PHILIPPE

Et je l'ai un peu fardée pour que son visage ressemble davantage à celui de Lucrece.

CHARLES

Tout ceci est parfait.

LAMBERT

A-t-elle bien compris qu'il lui faudra ouvrir la porte dès qu'elle entendra frapper trois fois dans les mains ?

PHILIPPE

Elle fera ce qu'il faut faire.

CHARLES

Par Dieu, tout va bien. Prenons garde maintenant de ne pas rendre Lazare soupçonneux. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore ici.

LAMBERT

J'entends sa porte, retirez-vous.

(À Philippe) Souvenez-vous de ce que vous avez à faire.

PHILIPPE

Ne t'en soucie pas, Lambert.

Philippe sort.

LAMBERT

(À Charles) Retournez à votre logis et ne vous laissez voir que si vous avez de mes nouvelles.

CHARLES

Fort bien, je t'obéis Lambert.

Charles sort.

LAMBERT

À présent, viens, mon bonhomme, nous t'attendons !

Lambert se cache.

SCÈNE V
Lazare, Agnès, Lambert.

Lazare sort de sa maison. Agnès reste sur le seuil.

LAZARE

As-tu entendu ce que je t'ai dit ?

LAMBERT

A qui parle-t-il ?

AGNÈS

Allez, Monsieur, je prendrai garde à tout.

LAMBERT

Oh ! il est avec sa servante Agnès.

LAZARE

Ne dis rien à personne. Je vais à mon étude terminer d'écrire quelques lettres. Je serai de retour avant que l'on sonne matines aux Cordeliers.

AGNÈS

Revenez quand il vous plaira.

LAZARE

Rentre à présent. Et ne t'endors pas. Et n'ouvre la porte à personne.

AGNÈS

Bien, bien, Monsieur, laissez-moi faire.

LAZARE

Et veille au feu afin qu'à mon retour je puisse me chauffer avant de me mettre au lit.

AGNÈS

J'ai bien compris, Monsieur.

LAZARE

Qu'attends-tu pour fermer la porte ?

Agnès disparaît derrière la porte qu'elle ferme.

LAZARE

Quelle misère ! Je souffre, depuis la nuit dernière, d'une fluxion qui me pénètre le cerveau. Mais quoi qu'il adienne et dussé-je mourir en la peine, je ne saurai m'apaiser tant que j'ignore la vérité. Lambert m'a mis la puce à l'oreille, bien que la chose me semble impossible. Son père est un homme de bien. Sa mère la meilleure femme de France. On ne peut être plus honnête que son frère. Comment se peut-il que Lucrèce... ? Je la connais réservée et sérieuse, ne haussant point le ton, sage et dévouée.

LAMBERT

Te voilà pris au piège, pauvre homme.

LAZARE

Je ne sais que penser, sinon que c'est une femme. Trop belle et trop jeune, par Dieu. Et ce Charles est trop beau et trop jeune, par le diable. Nous verrons ce soir ce qu'il en est.

LAMBERT

Il raisonne finement, le matou.

LAZARE

Quel moyen trouvent-ils pour se rencontrer ? Voilà qui tourmente ma pensée. Mais si Lambert me l'a confié...

LAMBERT

Si Lambert te l'a confié... c'est parole de vérité.

LAZARE

Et tout ceci rendu possible par la complicité de la servante. Maudites servantes qui, bien souvent, sont cause de grand malheur ! Par ma foi, quiconque a filles ou jeune femme en sa maison doit garder bon œil.

LAMBERT

Je dois me montrer pour faire cesser le sermon.
Bonjour sieur Lazare.

LAZARE

Ah ! Lambert. Bonsoir voulais-tu dire.

LAMBERT

Je désirais tant vous voir que j'en oublie qu'il fait nuit. Êtes-vous ici depuis longtemps ?

LAZARE

Depuis peu, Dieu merci. Mais toi, d'où viens-tu ?

LAMBERT

Je viens de chez mon maître. Mais que vous êtes songeur ! Vous pensez à elle.

LAZARE

Male peste ! Cette vilaine ne sera jamais mienne et de sa vie n'entrera chez moi.

LAMBERT

Sieur Lazare, faites moi la grâce de n'en parler à personne et qu'en conséquence de mon dévouement je ne subisse aucun dommage.

LAZARE

Sois sans inquiétude. Je me couperais plutôt la langue avec les dents que d'en dire un seul mot. J'y ai engagé ma foi que j'estime plus que ma vie.

LAMBERT

De plus, vous savez que mon maître Charles est fougueux. Et Philippe, le frère de Lucrèce, a parfois des réactions inquiétantes. S'ils avaient vent de la situation, ils pourraient s'entretuer, et vous jouer quelque mauvais tour.

LAZARE

Sois assuré, Lambert, que je ne me mêle jamais de ce qui touche à l'honneur des dames. Je veux seulement que ma maison ne soit pas diffamée.

LAMBERT

Comme je vous comprends.

LAZARE

Où veux-tu que je me mette pour tout voir et entendre à mon aise ?

LAMBERT

J'ai dit à mon maître que j'attendais aujourd'hui mon frère et je lui ferai croire qu'il est venu.

LAZARE

En quoi ceci me regarde-t-il ?

LAMBERT

Je vous vêtirai d'un vieil habit et mettrai sur votre tête un chapeau qui vous couvrira les yeux. Il me faudra aussi cacher votre barbe. Je lui dirai que vous êtes mon frère.

LAZARE

Es-tu certain, Lambert, que la ressemblance... ?

LAZARE

Mon maître ne l'a jamais vu, et ne pourra vous reconnaître sous cet accoutrement.

LAZARE

Je ne parle pas seulement de cela.

LAMBERT

De quoi donc ?

LAZARE

La chose est si secrète qu'il ne saurait permettre que j'y assiste.

LAMBERT

Je lui ai dit que mon frère n'était jamais venu dans cette ville, ce qui est vrai, et que, d'ici à deux jours, il doit retourner au pays. Ne connaissant personne, il ne peut rien dire.

LAZARE

Oui, oui, je t'entends. Mais moi, que ferai-je ? Car je ne puis demeurer longtemps dans ces accoutrements.

LAMBERT

Je feindrai de vous envoyer coucher. Là, vous reprendrez vos vêtements. Puis je vous ouvrirai la porte et vous vous en retournerez chez vous.

LAZARE

Et s'il advient que ton maître te demande ce qu'est devenu ton frère ?

LAMBERT

Je lui dirai qu'il est parti, dès le point du jour.

LAZARE

Bien, bien. Cependant, pour me vêtir, fais en sorte que je ne meure pas de froid.

LAMBERT

N'ayez crainte, sieur Lazare.

LAZARE

Fais en sorte que je ressemble à ton frère mais veille surtout à me vêtir chaudement. Et que j'aie la tête bien couverte, à cause de ma fluxion.

LAMBERT

Je pourvoirai à tout : mais que vois-je là sous votre chapeau ?

LAZARE

C'est une calotte doublée de laine.

LAMBERT

J'ai en notre logis un grand vieux bonnet épais, comme ceux qu'on porte en mon pays. Il cachera votre calotte.

LAZARE

Mon Dieu, que j'en suis aise ! Néanmoins... il me vient encore un doute.

LAMBERT

Lequel ?

LAZARE

Qu'il me reconnaisse à la parole.

LAMBERT

Ne savez-vous pas contrefaire votre voix, bégayer, parler enrôlé ? Que sais-je ? Par mon âme, si vous ne savez pas faire cela, comment viendrez-vous à bout des autres choses ?

LAZARE

Je reconnais combien c'est une bonne chose que de savoir s'exprimer en plus d'un parler de notre France.

LAMBERT

Vous me ferez devenir fou ! Y a-t-il grande différence de l'un à l'autre ? Comme si les Parisiens ne comprenaient pas les Champenois ! Baste, Monsieur ! Parlez comme vous voudrez, il ne pensera jamais que c'est vous.

LAZARE

Ce que tu dis me réconforte. Et il se fie à toi : il ne s'interrogera pas davantage.

LAMBERT

Je lui dirai que je veux que vous soyez avec moi, ce qu'il m'accordera volontiers. Allons, ne tardons plus. Il faut vous travestir.

Lambert et Lazare s'en vont à la maison de Charles.

